



## Du même auteur

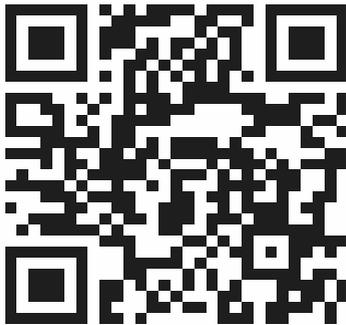
Chez le même éditeur

Les insoumis du Ville de Sète (précédemment édité chez  
Sydney Laurent Éditions, sous le titre L'appel).

Fort Koutoumbé (précédemment édité chez Sydney Laurent  
Éditions, sous le titre L'empire).

Chez Nombre 7 éditions

Les pionniers de la troisième Arche



Suivez l'actualité de Thierry de Ret sur sa page Facebook



Thierry de Ret

La fuite d'Ernest Ausher

Roman



4 Février 1941

Je m'arrête un instant en haut de la butte et me retourne.

La pluie fine et glacée continue de tomber, seuls cinq hommes sont encore avec moi. Je vois derrière eux la longue file de la section de fusiliers marins que je suis chargé d'instruire ; même les instructeurs devant me seconder sont à la traine. Les pauvres, ils n'en peuvent plus. Depuis l'aube je les fais courir, marcher, ramper, combattre à mains nues, démonter et remonter leurs armes, tirer, tendre une embuscade... Ça ne sert à rien que je cavale devant, il faut les attendre. Si je les décourage, ils baisseront les bras au lieu de rester motivés.

– Allez, les gars, avancez, tenez bon, nous sommes presque arrivés au camp.

– Comment faites-vous, pour tenir ce rythme ? me lance tout essoufflé un jeune quartier-maitre.

– Je suis entraîné, c'est juste ça, juste de l'entraînement et rien d'autre. Il n'y a pas de miracle, vous savez, et cet entraînement, c'est maintenant vous qui devez l'acquérir.

– «Enseigne», nous vous observons et essayons de trouver des failles, mais franchement on n'en trouve pas. Vous êtes le meilleur tireur de nous tous, sous-off et instructeurs compris, et avec toutes les armes : vous êtes le plus fort au corps à corps, vous lancez le couteau avec une précision diabolique, vous nous tuez à la course à pied, vous

savez manier les explosifs, vous êtes capable de vous camoufler au point qu'on ne soupçonne pas votre présence, même de très près, vous connaissez tout un tas de trucs pour survivre, vous orienter, vous soigner, vous êtes capable de dormir quelques heures et vous repartez frais et dispo, bref, vous surpassez tout le monde. Vous avez appris tout ça où ?

– J'ai été formé dans un camp très spécial de l'armée anglaise. Ils m'ont appris à faire tout ce que vous dites et beaucoup d'autres choses encore. C'est pour ça que je suis là, pour vous transmettre à mon tour ce que je sais. Allez, trêve de bavardage, on continue, tout le monde nous a rattrapés.

Mes hommes ne font aucun commentaire et repartent au pas de course. Il ne faut pas être devin pour savoir que la plupart n'apprécient pas le régime que je leur fais subir. Mais ce n'est pas grave, je le fais pour eux, pas pour qu'ils m'aiment. Je veux qu'ils soient forts et survivent à cette guerre.

Les Allemands nous ont bousculés en mettant la France à genoux en un mois et demi, ils nous ont montrés comme ils étaient préparés. Pour les vaincre, je ne vois pas d'autre solution que d'être meilleurs qu'eux.

Ah, crab (surnom donné au grade de quartier-maitre de deuxième classe) si je devais te raconter d'où je viens, tu ne me croirais pas. Je ne suis instructeur à Old Dean Camp que temporairement, c'est juste pour me maintenir à niveau avant ma prochaine affectation.

Ça fait maintenant deux mois que je suis sorti du stage du Special Training School de Brock Hall. Là oui, je peux dire que j'en ai bavé. Je n'aurais jamais cru que j'étais capable d'endurer tout ça. Au début, nous étions quarante-quatre sous-officiers et officiers de toutes origines. Beaucoup d'Anglais, mais aussi des Polonais, des Belges, des Canadiens, des Tchécoslovaques, des Néozélandais, des Australiens... Les Anglais nous ont endurcis en un temps record. Deux mois à courir en permanence, il nous était interdit de marcher, même pour aller de la salle de cours au réfectoire. Deux mois de séances de tir quotidien avec toutes les armes qui existent, de combat à l'arme blanche ou à mains nues, de marche de nuit, de technique d'alpinisme, de natation, de dynamitage, de chiffrage, de morse, de conduite et même de mécanique. On nous a appris à neutraliser un adversaire de toutes les manières imaginables, à utiliser comme arme tout ce qui nous tombe sous la main, à tendre une embuscade, à saboter, à se volatiliser sans laisser de trace, à survivre avec un minimum d'équipement, à nous nourrir avec ce qu'offre la nature, à nous orienter, à nous soigner... Bref on nous a appris à survivre en totale autonomie et à ne compter que sur nos propres ressources. Debout tous les jours à six heures, une heure pour se préparer et toute une journée à courir, à faire des exercices ou à suivre des cours jusqu'à dix-neuf heures. Sans compter les deux nuits de marche et de combat nocturne hebdomadaires. Pour nous reposer, nous n'avions qu'une journée par semaine. Nous la passions à nettoyer et à réparer nos pauvres uniformes et surtout à dormir le plus possible. Au fil du

temps et de notre entraînement, notre groupe a fondu, certains se blessant, d'autres, épuisés physiquement ou moralement, se voyant exclus du stage par les instructeurs. Seulement deux ont abandonné volontairement au cours de la formation, tous les autres ont été au bout d'eux-mêmes. À la fin, sur les quarante-quatre hommes du départ, nous ne sommes que douze à être sortis commandos.

En deux mois, nous sommes devenus des tueurs et des saboteurs. C'était l'enfer, mais un enfer qui m'a donné des connaissances et une condition physique exceptionnelle.

Trois-cents mètres avant l'entrée du camp, je m'arrête et je fais aligner la section pour y pénétrer au pas. Les hommes ont surnommé Old Dean Camp, «Les Hauts de Hurlevent». C'est assez bien trouvé. Le camp est construit sur un plateau proche de Sand-Hurst, le Saint-Cyr anglais. Il n'est même pas encore achevé, on patauge dans la boue, le vent souffle en permanence et on loge dans des espèces de demi-tonneaux en tôle ondulée qui sont impossibles à chauffer.

Ma section libérée, je fonce me réchauffer au mess. J'ai beau jouer l'instructeur impassible, je suis trempé et gelé. C'est dans des moments comme ça que l'on comprend à quoi sert le thé. Une bonne tasse de thé fumant, très sucré, prise à côté du poêle, et on se sent tout de suite beaucoup mieux.

Je m'installe sur une petite table face à la fenêtre. Plusieurs officiers sont déjà rentrés, certains ont même eu le temps de se changer.

– Alors Serrat ! me lance le Capitaine Bertin. Vous leur avez fait passer encore une sale journée ?

- Pas plus qu'hier mon Capitaine, mais ils progressent.
- Vous savez que vous n'êtes pas obligé de faire tout ça. Vous avez des instructeurs pour vous seconder. Vous avez le droit de leur déléguer les courses sous la pluie et dans le vent.
- Je sais mon capitaine, mais être avec les hommes me maintient en forme.
- Vous faites un drôle d'officier, mais en à peine deux mois, vous êtes devenu une légende. Vos hommes en bavent comme jamais, mais ils vous admirent, c'est assez incompréhensible.
- C'est peut-être parce que je partage leur souffrance. Je crois en la force de l'exemplarité, mon Capitaine.
- Oui, vos méthodes ne sont pas orthodoxes, mais il faut reconnaître que ça marche. Bon, finissez votre thé, le Colonel Renouard veut vous voir.
- Maintenant ?
- Oui, maintenant.

C'est la première fois que je suis convoqué dans le bureau du Colonel. Généralement il s'adresse à l'ensemble des officiers lors de réunions afin de passer les consignes.

Mon thé fini, je déplie mon mètre quatre-vingt. J'aurais préféré pouvoir prendre une douche bouillante et me changer, au lieu de ça je pars trempé et crotté pour le bureau du commandant du camp.

- Serrat, entrez et asseyez-vous sans faire de chichi, je dois vous remettre un message, me dit-il aussitôt, en me tendant un pli.

Son bureau spartiate est à l'image du camp qu'il dirige. Des murs couleur crème, des meubles standards fournis par les Anglais, une armoire pour ses dossiers, pas de photo et une vue imprenable sur l'alignement des demi-tonneaux.

– Vous êtes attendu à Londres lundi prochain le dix février, à 15h00. J'ai aussi ordre de vous libérer de votre poste d'instructeur dès vendredi soir. Je pense que vous allez être affecté ailleurs. Je vais vous regretter Serrat.

– Merci, mon Colonel, mais nous savions que je n'étais ici que temporairement.

– Je sais, mais ça n'empêche que je vous regretterai, vous faites un excellent boulot. Vous êtes un meneur et aussi un redoutable combattant, à la fois athlétique, fin technicien, aussi dur avec vous qu'avec vos hommes. Vous êtes un soldat d'élite, j'aime ça.

– Merci, mon colonel, mais comme je le dis aux hommes, les qualités s'acquièrent beaucoup par l'entraînement, tout n'est pas inné.

– Oui, je sais, mais vous avez aussi des atouts qui vous sont propres. J'ai entendu parler de la prise de fort Koutoumbé. C'était avant votre stage commando, non ?

– Oui mon Colonel.

– Si seulement nous avions un millier d'hommes comme vous... On m'a dit que vos hommes vous ont surnommé «Flash Gordon».

– C'est vrai, ils disent que je suis aussi invincible que lui. Ils essaient de trouver des failles et me défient dans les exercices, au tir, à la vitesse pour remonter une arme, au close-combat ou à la course à

ped, par exemple. Arriver à me battre les motive et quand un d'entre eux y arrive, il est fier et se vante de sa victoire.

– Je pense que c'est pour cela que votre section est si bonne. Vous avez mis la barre très haut pour votre successeur.

– Mon intention est juste qu'ils soient meilleurs que l'ennemi, qu'ils prennent le dessus et voient la fin de cette guerre.

– Je suis tout à fait d'accord avec vous, ce doit être l'objectif de tout instructeur.

Avant la fin de la semaine, je vous enverrai votre remplaçant. Vous organiserez le passage de consigne avec lui.

– Bien, mon Colonel.

– Je vous souhaite bonne chance. Je sais que vous avez choisi l'action. Surtout, faites attention à vous, je suis sûr qu'on se reverra. Bonne chance, Serrat.

– Merci, mon Colonel. Bonne chance à vous également.

Et voilà, ma carrière d'instructeur va prendre fin. Encore trois jours, un saut à Londres, et j'espère quelques jours avec Adeline dans la jolie maison de Wokingham. Ils ne vont tout de même pas oser m'expédier en mission du jour au lendemain comme la dernière fois...

10 Février

Il y a de plus en plus de monde au 4 Carlton Gardens. Une longue file de civils piétine le long de la façade. Certainement de nouveaux volontaires pour la France Libre qui viennent s'enrôler. En vieil habitué que je suis devenu, je les double et vais droit à l'un des deux marins qui gardent la porte.

– Je suis convoqué à quinze heures par le Commandant Passy.

Les sentinelles me laissent pénétrer dans le hall bondé, c'est pire que la dernière fois où je suis venu. Les murs commencent à être trop petits, c'est bon signe, les FFL recrutent. Je tends ma convocation et aussitôt un planton me prend en charge. Après avoir monté un étage, il m'introduit auprès du Commandant du Deuxième Bureau. Ici, rien n'a changé depuis ma dernière visite. Mais le bureau lambrissé du commandant me semble plus petit, certainement à cause de la table couverte de dossier et du classeur qui je crois n'était pas là la dernière fois. À voir le monde qui s'entasse dans le bâtiment et l'encombrement de ce bureau, je me dis que la France libre devrait penser à trouver plus grand. Comme chaque fois que je suis face à lui, je me sens transpercé par ses yeux bleu pâle. Son sourire, comme toujours, est avenant, son visage est doux, il a le don de vous mettre immédiatement en confiance.

– Ah, Serrat, je suis content de vous retrouver. Asseyez-vous, mon vieux !

Alors, ce stage ? Vous avez réussi à devenir un commando. Félicitations ! Je sais à quel point c'est dur, mais je savais aussi, quand on m'a donné le programme d'entraînement, que vous réussiriez.

Mais dites-moi, vous avez pris des couleurs, votre visage est plus anguleux, vous avez minci ?

– Oui commandant, avec la vie au grand air et le sport, le peu de graisse que j'avais s'est transformé en muscle.

– C'est bien ça... Que pensez-vous de la formation de la Special Training School ?

– C'est une formation dure, mais enrichissante. Si les Anglais proposent des places, il ne faut pas hésiter à y envoyer des hommes. C'est sûr que si je l'avais faite avant, j'aurais agi différemment à Fort Koutoumbé.

– Vous vous en êtes très bien sorti, c'est l'essentiel, ne vous en faites pas. Bon, je ne vous ai pas fait venir pour que vous me racontiez vos vacances, j'ai une nouvelle mission pour vous.

Le commandant attrape un épais dossier cartonné et l'ouvre devant lui.

– Que pensez-vous des Juifs ? En un mot, êtes-vous antisémite ?

– Non, je ne le suis pas, d'ailleurs j'ai des amis juifs. Je ne comprends pas cet acharnement des Allemands et de Vichy contre les Juifs.

– Ils ont besoin d'un bouc émissaire tout simplement.

– Oui, c'est ce que je pense aussi, mais ça me semble tellement grotesque que j'ai du mal à comprendre qu'on puisse encore adhérer à

ces vieilles théories. Je pensais que l'affaire Dreyfus avait mis un point final au soi-disant complotisme judaïque. Pourquoi ces questions, mon Commandant ?

– En fait nous avons pensé à vous pour une mission délicate, où votre sens de l'improvisation devrait être mis une nouvelle fois à l'épreuve.

– Aïe, vous m'inquiétez...je dois faire prisonnier toute l'armée allemande avec une centaine d'hommes ?

– Non, bien plus simple. Nous voulons vous envoyer en France pour que vous rapatriiez en Angleterre un savant français d'origine juive et sa famille.

– C'est qui ? Et où, mon Commandant ?

– C'est le professeur Ernest Ausher. Il est à Aix-les-Bains en Savoie. Tenez, voici une photo de notre savant, notre homme est celui de droite.

Le commandant me tend une photo où l'on distingue trois hommes qui posent debout. Apparemment elle a été prise dans un laboratoire. Ils portent tous les trois une longue blouse blanche, derrière eux je distingue tout un tas d'instruments, des cadrans, des éprouvettes, un tableau noir avec des formules mathématiques... Celui de droite doit avoir entre quarante-cinq et cinquante-cinq ans, assez enveloppé, les joues rondes du bon vivant, grisonnant, il arbore fièrement une moustache digne de Guillaume II.

– Et je dois le faire sortir comment ?

– Nous pensons le faire sortir par l'Espagne.

– Je ne connais pas l'Espagne mon Commandant.

– Oui, nous le savons. Nous avons un homme, un Espagnol, Gerardo Segura. Il est chargé de vous seconder, il vous attend à Lisbonne et vous aidera à entrer et à sortir de France.

– S'il est à Aix-les-Bains, pourquoi ne pas sortir par la Suisse ? C'est tout proche.

– Nous y avons pensé, mais deux raisons nous ont fait abandonner ce projet. La première est que passer par la frontière suisse est plus difficile que par la frontière espagnole qui est moins bien surveillée. La deuxième est que, quand ils découvriront la fuite de notre savant, il y a des chances pour qu'ils renforcent automatiquement cette frontière, car c'est effectivement le chemin le plus logique pour s'échapper. Dans ces conditions, passer en Suisse avec deux, trois personnes est envisageable, mais si vous êtes un groupe d'une dizaine ou pire d'une vingtaine, c'est pratiquement impossible de ne pas se faire prendre. Bref, on a fait le choix de la sécurité.

– Ça représente combien de personnes la famille de ce Monsieur Ausher ?

– On ne sait pas vraiment. Il y a au moins son épouse et ses deux enfants, mais c'est certainement plus.

– Et il est d'accord pour partir ?

– Oui, un de nos émissaires l'a contacté fin septembre. Il ne voulait pas partir à cette époque, mais il a changé d'avis depuis, certainement à cause du statut des Juifs promulgué par Pétain. Fin décembre, il nous a écrit une lettre dans laquelle il dit souhaiter nous rejoindre, à condition d'être accompagné de sa famille.

- Les Français arrivent à envoyer des courriers à Londres ?
- Ce n'est pas si facile que ça. Quand notre émissaire est venu le voir, il lui a donné une adresse en France où écrire s'il changeait d'avis. Ensuite son courrier a passé la frontière suisse et nous a été transmis par le biais de l'ambassade de Grande-Bretagne à Berne. Sa lettre a mis plus de trois semaines pour arriver jusqu'ici. Il dit être assigné à résidence, mais nous ne savons pas quelle forme ça prend. Peut-être y a-t-il un planton en permanence devant chez lui ? Ce sera à vous de voir sur place.
- Je comprends...en quoi ce professeur est-il si important ?
- C'est l'un des bras droits de Frédéric Joliot-Curie à l'institut du radium. Vous savez que Joliot Curie et sa femme Irène ont obtenu le prix Nobel de chimie ?
- Oui, je me souviens, en 35, je crois.
- Exact ! Autour d'eux il y avait bien entendu toute une équipe de chercheurs, dont Ernest Ausher. Je ne peux pas vous dire en quoi consistaient exactement leurs recherches, mais ça semble très important. Le récupérer est une priorité. Il semble avoir des compétences particulières pour un nouveau type d'arme.
- Je suppose que vous avez déjà pensé à ce que je vais devoir faire.
- Le commandant sourit et prend quelques secondes pour regarder les documents posés devant lui, avant de me répondre.
- Oui, naturellement. Tout d'abord vous prendrez un paquebot pour Lisbonne où vous retrouverez Segura. Ensuite, vous traverserez le Portugal et l'Espagne. Segura vous fera ensuite passer la frontière

française, il est d'origine catalane et a de très bons contacts. Quand vous serez en France, nous proposons que vous alliez retrouver vos amis de Sète, ce qui vous ferait une bonne base sur le chemin du retour pour installer les Ausher, en attendant de repasser en Espagne. Une fois ce contact établi, vous partirez pour Aix-les-Bains. Vous prendrez contact avec Ernest Ausher et sa famille. Vous les rapatrierez sur Sète ou sa région et vous organiserez leur transfert pour l'Espagne. Une fois de retour en Espagne, Segura prendra le relai et vous fera revenir à Lisbonne afin de vous faire prendre un nouveau bateau pour le retour.

– À vous écouter mon Commandant, c'est une promenade de santé. C'est si facile de passer de France en Espagne ?

– Non, bien sûr, les frontières sont gardées, mais de tout temps il y a eu de la contrebande entre les deux pays, ça ne devrait pas poser de problème insurmontable, surtout pour un homme comme Segura.

– C'est un contrebandier ?

À ces mots, un nouveau sourire malicieux éclaire le visage du commandant Passy.

– Non, plutôt un fils de notable, mais comme je vous l'ai dit, il connaît du monde.

– D'accord, mais que diront les Espagnols et les Portugais ? Ils ne doivent pas accepter que des Français libres traversent tranquillement leur pays. Franco est un proche d'Hitler non ?

– Oui, mais il est méfiant. Il a rencontré Hitler le vingt-trois octobre dernier. Il semble qu'il ne veuille pas s'engager dans la guerre.

L'Espagne est exsangue, la guerre civile l'a affaiblie. Franco partage les idées d'Hitler, mais il a choisi la neutralité. N'oubliez pas qu'en 39, l'Espagne s'est déclarée non-belligérante. Il est certain que Franco ne nous est pas favorable, mais il ne veut pas se montrer ouvertement hostile. Ce que l'on sait, c'est que quand un clandestin passe la frontière et qu'il se fait pincer par les Espagnols, ils le retiennent le plus longtemps possible, et souvent ils demandent une compensation financière.

– Une rançon en fait...

– Exactement, mais rares sont les Français renvoyés de l'autre côté de la frontière. L'important est de ne pas se faire prendre juste après la frontière. Ils ont positionné des gardes dans tous les villages frontaliers. Il y a aussi des agents de la Gestapo amicalement accueillis par les Espagnols, eux sont plus dangereux et ne font pas de cadeaux. Ils sont là, pour démanteler les filières d'évasion. Une fois cette première ligne passée, le risque de contrôle est faible. Si vous êtes pris, le plus dur est de signaler votre arrestation aux Anglais, car les Espagnols ne déclarent pas qu'ils ont des prisonniers. En ce qui concerne la frontière portugalo-espagnole, elle semble assez poreuse et ne devrait pas vous poser de difficultés particulières.

– D'accord, ça semble réalisable. Quels moyens avez-vous prévus pour cette mission ?

– Vous aurez carte blanche. Vous partirez avec une grosse somme d'argent qui vous permettra de couvrir vos frais et ceux de la famille Ausher. Segura sera avec vous le temps que durera la mission. Lui

aussi dispose de fonds qu'il peut mettre à votre disposition. Naturellement, vous circulerez sous une fausse identité.

Nous sommes le dix février, passez une semaine tranquille avec votre belle infirmière. Le dix-huit, vous serez pris en charge par le capitaine Morvan qui vous expliquera les derniers détails. Morvan viendra vous chercher en voiture chez vous en milieu de matinée et restera avec vous jusqu'au départ de votre paquebot pour Lisbonne. Il est chargé de préparer et de suivre cette opération de rapatriement. Il connaît tous les détails et vous dira tout ce qu'il faut savoir. Vous avez un paquebot portugais qui part de Plymouth le vingt. Vous devriez être à Lisbonne pour le vingt-deux.

Tenez, voici votre ordre de mission.

Le commandant prend une enveloppe du dossier et me la tend par-dessus son bureau. En fait d'ordre de mission, l'enveloppe doit contenir une simple lettre à l'entête du quartier général, disant que je suis mis à la disposition de ce capitaine Morvan à partir du dix huit et rien de plus.

– Je vois que vous ne doutiez pas de moi, mon Commandant.

– Disons que je pensais bien que vous seriez volontaire.

Bonne chance Enseigne de Vaisseau, soyez prudent ! Méfiez-vous de tout le monde et surtout revenez avec Ernest Ausher, et ce à n'importe quel prix. J'insiste bien là-dessus, débrouillez-vous comme vous voulez, mais surtout ramenez-le.

– J'aimerais une faveur mon Commandant. Pouvez-vous savoir ce que sont devenus l'enseigne de Vaisseau Aimé Carboline et le caporal

Bastien Puech ? Ils étaient avec moi sur le cargo quand nous sommes arrivés en Angleterre. Je serai dans leur famille à Sète, ils voudront forcément avoir des nouvelles.

Je vois le commandant noter les noms et grades que je lui ai donnés sur le calepin posé devant lui.

– C'est normal, comptez sur moi, vous aurez la réponse le dix-huit. Bonne chance, Serrat ! conclut le commandant en se levant pour me tendre une main chaleureuse.